

Ecrire pour donner voix aux autres

Interview ▶ Auteur d'un récent billet d'humeur intitulé «Du devoir de se taire», l'écrivain Benjamin Hoffmann en appelle au temps long de la littérature face à l'injonction de l'immédiat.

Alors que l'épidémie de Covid-19 continue de sévir à des rythmes différents dans le monde, certains écrivains, comme Benjamin Hoffmann, invoquent un devoir éthique de réserve. Professeur associé à l'université de l'Ohio où il enseigne la création littéraire et la littérature française d'Ancien Régime, il est l'auteur de romans et d'essais, parmi lesquels *American Pandemonium* (Gallimard, 2016), *L'Amérique posthume* (Classiques Garnier, 2019) et *Les Paradoxes de la postérité* (Minuit, 2019).

Que pensez-vous des auteurs qui publient un journal de confinement et du débat qui s'en est suivi en France?

Benjamin Hoffmann: Ce débat me semble révélateur de la condition des écrivains d'aujourd'hui, qui a commencé à se dessiner aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Ils sont devenus partie prenante – et partiellement victimes – d'une logique médiatique qui les encourage à occuper l'espace, à faire parler d'eux-mêmes pour faire parler de leur œuvre et en retour obtenir une forme de reconnaissance symbolique. Or le temps de la littérature est un temps long, essentiellement passé en retrait et sans commune mesure avec la temporalité rapide, synopéc, de l'actualité.

Publier un journal de confinement en temps réel revient à suivre les injonctions médiatiques en superposant le temps de la création à celui de l'actualité. Suivre la logique littéraire ne reviendrait pas nécessairement à renoncer au journal – il



«Loin d'éclairer le lecteur sur sa situation, les journaux de confinement nous parlent avant tout des privilèges de leurs auteurs», selon Benjamin Hoffmann, SHUTTERSTOCK / IVAN KRUK

existe évidemment des journaux intimes littéraires – mais à se soucier avant tout de mener à son terme un processus artistique avec sa durée et ses exigences propres. Il semble parfois que sa condition sociale importe plus à l'écrivain que le travail des textes qui a pour but la production d'un objet esthétique.

Vous avez écrit récemment que «la position privilégiée de celui qui a le loisir de se coucher sur le papier ne fait l'objet d'aucun retour critique», qu'est-ce à dire?

C'est en effet le reproche complémentaire qu'on peut adresser à ces journaux publiés sur le vif: la curieuse cécité dont ils font preuve au sujet des avantages dont jouissent leurs auteurs. Avoir le loisir de se retirer à la campagne pour se mettre à l'abri, en profiter pour se cultiver

soi-même et cultiver son jardin, transformer cette catastrophe collective en un prétexte à l'épanouissement personnel, revient à faire peu de cas de la souffrance des autres, ceux qui continuent à travailler dans l'intérêt général comme ceux dont les conditions matérielles de confinement sont pénibles. Il y a tout de même un moment où il faut avoir la décence d'opposer le silence à l'injonction médiatique qui incite à se mettre en avant.

En même temps, ces contributions ne sont-elles pas susceptibles d'éclairer le lecteur confiné sur sa propre situation?

Je ne le crois pas. Elles n'éclaireraient pas une condition commune mais, au contraire, l'approfondissement des différences sociales entre les individus. Bien sûr, la pandémie frappe tout le

monde, mais elle ne nous frappe pas tous au même endroit et aussi durement. Elle agit même comme un très puissant révélateur de l'exacerbation des inégalités sociales, qui nous isolent dans des réalités hétérogènes et superposées dont il devient de plus en plus difficile de sortir: les mythologies de «l'ascenseur social français» ou du «rêve américain» sont plus que jamais inopérantes et fallacieuses.

Loin d'éclairer le lecteur sur sa situation, ces textes nous parlent avant tout des privilèges de leurs auteurs. La cécité même dont ils font preuve sur la souffrance des autres montre à quel point la réalité vécue par ces derniers leur est lointaine, au point d'être impensée.

Comment se comportent les écrivains aux Etats-Unis où vous

vivez? Observe-t-on la même tentation d'expression immédiate?

A ma connaissance, il n'y a pas d'écriture du confinement aux Etats-Unis. Cette absence s'explique sans doute par la différence des traditions littéraires en France et en Amérique. Pour simplifier, je dirais que la première tradition explore de longue date les écritures du moi: autobiographies, journaux intimes, autofictions, etc. Les journaux du confinement sont les avatars contemporains de cette tendance ancienne. La littérature américaine – telle qu'elle est illustrée par de grands écrivains comme Atticus Lish ou Colson Whitehead, notamment – essaie davantage de prendre à bras le corps des problèmes collectifs. Elle cherche par exemple à exorciser les démons de l'histoire, comme le traumatisme de la guerre d'Irak ou celui de l'esclavage, ou bien à regarder en face les plaies de la société actuelle, telles que le racisme structurel ou la condition des immigrants clandestins.

Quelle est selon vous la tâche de l'écrivain en cette période de crise?

Elle consiste à attendre que cette crise soit finie et, quand elle le sera, s'il y a pour lui une nécessité impérieuse à cela, dans le respect absolu de celles et ceux que l'épidémie aura emportés, à se porter à la rencontre des survivants, à leur donner une voix, et une forme à leur expérience.

Quel serait le livre idéal sur la crise actuelle?

A l'inverse de ce que prêchent les populismes à courte vue qui s'expriment aux Etats-Unis et ailleurs, cette crise démontre l'interdépendance constitutive des phénomènes de la réalité: ce qui arrive en Chine m'arrive à

moi. A mon sens, ce livre idéal sur la crise actuelle devrait s'efforcer d'en saisir la spécificité, à savoir son caractère mondialisé. Cette épidémie est en effet vécue partout en même temps mais avec des temporalités différentes, certains pays étant plus avancés que d'autres, de sorte qu'ils annoncent le futur comme un mauvais rêve prémonitoire.



«Publier un journal de confinement en temps réel revient à suivre les injonctions médiatiques»

Benjamin Hoffmann

Alors ce livre futur pourrait avoir des caractères communs avec *Autour du Monde* de Laurent Mauvignier: un roman exceptionnel, où l'expérience du tsunami de mars 2011 connecte des personnages qui ne se connaissent pas. S'il y a un ouvrage idéal à écrire sur le coronavirus, ce sera sans doute un texte de cette ampleur, qui montrera les liens que cette crise tisse entre nous tous alors même qu'elle nous sépare.

PROPOS RECUEILLIS PAR
MAXIME MAILLARD

«Les écrivains sont des auto-confinés tout le reste de l'année»

Suisse romande ▶ Entre silence et interventions publiques, comment les auteurs vivent-ils le confinement? Influence-t-il ou non leur écriture? Nous avons sondé une dizaine d'entre eux.

1 Silence ou parole?

La publication de journaux de confinement dans plusieurs médias français a suscité l'indignation de certains lecteurs. En cause? La position de ceux qui y décrivent une expérience jugée privilégiée et déconnectée de la réalité. Ces témoignages personnels et parfois nombrilistes posent la question de la tâche de l'écrivain par temps de crise. Doit-il prendre la parole ou faire preuve de réserve? S'il «doit continuer à faire son travail, donc à écrire», selon Joseph Incardona, son opinion sur l'épidémie ne compte guère plus que celle d'un autre: «Je ne suis qu'un sur huit millions en Suisse. C'est comme le foot, on est tous entraînés quand il y a la Coupe du monde.» L'auteur de *La Soustraction des possibles* dit ne pas chercher à tout prix des tribunes – «je crois qu'on a besoin de silence et de décroissance» – tout en demeurant attentif à l'évolution des mesures risquant de mettre en péril nos libertés, comme «la traçabilité des téléphones portables».

Un avis complété par Daniel de Roulet qui se dit «scandalisé par la littérature de confinement écrite par des gens qui ne sont pas vraiment confinés» et qui restent aveuglés à «l'horreur vécu

par ceux que le capitalisme éjecte définitivement dans les périphéries». Plutôt que de s'activer à la surface, là où le virus frappe, l'auteur du récent *La Suisse de travers* travaille en sous-main l'après, en se tenant à l'écoute «des fronts qui se durcissent, des révoltes qui se préparent».

Alain Freudiger anticipe déjà le déconfinement et la surcharge éditoriale, estimant que «si les écrivains renoncent à écrire leurs livres non nécessaires pendant les deux prochaines années, ce serait une excellente chose». Lever le pied, donc, car la littérature «nécessite quand même une forme de recul». Sinon on est dans la chronique, le journal, le billet d'humeur. Et dans le registre des écritures de l'immédiateté, «les témoignages de soignants, de factrices, de caissiers, de routiers, d'employés des pompes funèbres auraient plus d'intérêt».

Anne-Sophie Subilia, membre de l'AJAR, perçoit néanmoins dans l'expression spontanée «de grandes qualités: elle peut devenir une force motrice pour les autres et faire surgir des créations incroyables». Quant à Jérôme Meizoz, il se méfie des injonctions à la «scréativité» qu'il considère comme «une ruse néolibérale pour que le show continue». Il relève lui aussi que le journal de confinement fait «apparaître l'inégalité des situations et parle avec une sorte de morgue de classe», avant de conclure, attestant du fait que

l'écrivain n'est pas plus autorisé qu'un autre: «Nous n'avons pas les moyens de faire les malins. Némésis veille!»

2 La crise, pour écrire?

Le ralentissement génère davantage de «moments creux» pour l'écriture. «Bribes d'observation, notes rythmées, chansons ou infra-poèmes» sont pour Jérôme Meizoz autant de manières de garder l'attention vive au cours de cette période angoissante, de «se donner une ligne d'horizon quand ça tangue».

Ils sont plusieurs à profiter de ce temps retrouvé, la plupart poursuivant des projets de longue date qui bénéficient de «cette force des images et des visions qui naît de la solitude», note Anne Brécart. Le confinement a légitimé ce qui, en temps normal, me met à l'écart, «hors de l'ordre» comme disait Hannah Arendt. Les écrivains sont des auto-confinés par excellence tout le reste de l'année, renchérit Daniel de Roulet.

La pandémie elle-même s'est invitée de manière imprévue dans le récit autobiographique auquel travaille Silvia Ricci-Lempen, «ce qui correspond à mon projet littéraire de toujours, à savoir rendre compte de l'unité intrinsèque de la dimension individuelle et de la dimension collective». Le climat actuel imprègne de toute façon un certain nombre de nos créations, question de porosité, relève Anne-Sophie Subilia. Pour Marina Salzmann, la crise a

mis brutalement frein aux projets en cours. «Les premiers jours, j'ai été plongée dans une grande stupeur. Hors de question d'écrire. Seuls tournaient dans ma tête les mots de la radio ou de la télévision.» Un «récit unique», avec ses injonctions répétées et contradictoires, la litanie des statistiques attendue à heures fixes, où chacun lui semble relié aux autres par un destin commun. Elle se remet à un journal intime, «pour réagir, déposer l'inquiétude par une écriture sans contrainte et sans destinataire». Ce n'est pas un journal de confinement: «Je pourrais l'intituler le Journal des rivières, car je parcours le canton de Genève en suivant ses cours d'eau. C'est une tentative de reconfiguration du territoire, géographique et mental. Je l'écris pour moi, afin de tenter de m'extraire du récit unique, ou au moins de m'en débarrasser sur la page pour que revienne une langue libre.»

Anne Brécart aussi a ressenti l'urgence d'écrire «une sorte de journal réflexif». «Il me paraît évident qu'il y aura un avant et un après. Je ressens la nécessité de retenir sur le vif la manière dont je réagis à ces changements de paradigmes. Mais je ne me sens investie d'aucune mission si ce n'est d'être là en tant qu'humain, de noter, pour me souvenir, ce que je vois et sens.»

3 Et internet?

Pour Alain Freudiger qui télétravaille, le quotidien semi-confiné n'est

pas synonyme d'écriture. Il a en revanche lancé fin mars le podcast littéraire DÉCAMERA, une chaîne d'histoires où une autrice ou un auteur différent dit un texte chaque jour. «L'idée est de donner la parole à d'autres, plutôt que de publier mes propres textes.» Jérôme Meizoz et Marina Salzmann y participent.

Les supports virtuels offrent par ailleurs à cette dernière de nouveaux lieux de création à investir. Après avoir donné une lecture transmise en direct des Bains des Pâquis et monté un petit film dans la foulée, elle s'est mise à «bricoler» de courts films-poèmes à partir d'images et de textes inédits, fragmentaires, publiés en ligne. Une démarche inédite pour elle, qui lui permet de «rendre vie à une parole différente».

Antoinette Rychner, Joseph Incardona et Silvia Ricci-Lempen ont répondu à quelques commandes d'écriture, les deux premiers témoignant dans la presse de leur manière de vivre le semi-confinement, le second participant à des rencontres en vidéoconférence. Une formule que rejette Daniel de Roulet. Pas question, pour lui, de remplacer virtuellement les rencontres physiques. Il a ainsi décliné l'invitation des Journaux littéraires de Soleure en ligne, non par technophobie mais car il ne confond pas littérature et télétravail, note-t-il, se refusant à agréger celle-ci à la «saturation virtuelle étouffante» que nous vivons déjà. ANNE PITTELOU / MMD